



HAL
open science

Celebrer le monde, l'écrire - reception des Vrilles de la Vigne et de Sido de Colette par le public lyceen

Hadrien Courtemanche

► To cite this version:

Hadrien Courtemanche. Celebrer le monde, l'écrire - reception des Vrilles de la Vigne et de Sido de Colette par le public lyceen. *Histoires littéraires*. revue trimestrielle consacrée à la littérature française des XIX et XXe siècles, 2024, XXV (97). hal-04668902

HAL Id: hal-04668902

<https://hal.science/hal-04668902v1>

Submitted on 7 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Célébrer le monde, l'écrire : réception des *Vrilles de la Vigne* et de *Sido* de Colette par le public lycéen

À mes élèves de 1^{ère} G.4,

Inscrites en 2022, pour une durée de trois ans, au programme des épreuves anticipées de français du Baccalauréat, *Les Vrilles de la Vigne* et *Sido* consacrent et confortent, une nouvelle fois, la canonisation de Colette et la place toute particulière qu'elle occupe au sein du panthéon des auteurs dignes d'être lus et enseignés à l'École de la République. Si le choix de relier ces deux ouvrages autour d'un même parcours réflexif – la célébration du monde – peut être discutable, il est néanmoins indéniable que ces derniers permettent aux élèves d'entrer dans l'univers de l'écrivaine, de découvrir les reliefs de son style flamboyant et de comprendre les motifs de sa patrimonialisation. C'est ce regard porté par le public lycéen sur la prose colettienne que nous proposons de questionner afin de poursuivre l'analyse, toujours féconde, du parcours scolaire de l'œuvre de la « *petite paysanne poyaudine* ». À ce titre, nous évoquerons essentiellement le rapport des élèves aux textes et les difficultés à surmonter pour transmettre toutes les richesses dont ils sont serts.

Comme l'attestent les travaux de Marie-Odile André, Colette est, depuis la fin de la Grande Guerre, une figure majeure de la littérature scolaire. En effet, malgré le parfum de scandale qui entoure ses premières publications, elle devient, entre le début des années 20 et la fin des années 30, un modèle de prose pour jeunes filles qui alimente les dictées de descriptions champêtres et favorise les apprentissages lexicaux des élèves ; une conquête scolaire qui se poursuit avec l'entrée de ses textes dans les manuels du second degré au cours des années 30. Or, la fortune scolaire de Colette est marquée tout à la fois par une visibilité certaine qui nourrit sa thésaurisation et un usage stéréotypé qui en limite la légitimité et façonne une image distordue de l'œuvre. Ainsi, la sélection opérée par les auteurs d'anthologies scolaires est marquée par une omniprésence des textes non-romanesques de l'autrice et par une mise à l'écart radicale de sa production fictionnelle. Et de constater la représentation massive de *La Maison de Claudine*, des *Vrilles de la Vigne* et de *Sido* qui composent l'essentiel des extraits présents dans les manuels. Certes, ces titres constituent une porte d'entrée pertinente dans l'univers colettien, mais leur ubiquité participe également d'un phénomène de caricature de l'auteure dont elle peine encore à sortir aujourd'hui. De fait, de son entrée dans les programmes officiels

de la Troisième République jusqu'à son inscription au programme de français du Baccalauréat – en forme de propédeutique aux célébrations du cent-cinquantième de sa naissance –, une confusion certaine demeure quant à l'identité de Colette qui y est célébrée : est-ce la part autobiographique qui mérite d'être mise en lumière au sein de sa production ? Est-ce son goût de la liberté ? La poéticité de ses descriptions ? L'omniprésence des mondes animal et végétal dans ses écrits ? Est-elle une artisane du verbe dont les innovations formelles valent d'être louées ? En somme, est-ce la femme, l'écrivaine ou leur symbiose que l'on célèbre ? L'étude approfondie de la littérature parascolaire, qui encadre massivement les ouvrages colettiens actuellement représentés dans le champ didactique, prouve que la singularité littéraire de l'auteure est encore trop systématiquement minorée. Cette opération de recyclage programmatique sclérosant toujours davantage l'image de l'auteure auprès des enseignants et des élèves, au risque d'oublier que Colette était, avant tout, une prosatrice admirée par ses contemporains pour la profondeur de ses écrits et son génie esthétique.

De fait, la réception actuelle par les élèves de lycée des *Vrilles de la Vigne* et *Sido* n'échappe pas au biais de cette sur-représentation de la part non-fictionnelle de l'œuvre et au goût prononcé de certains auteurs d'ouvrages pédagogiques pour la mise en lumière outrancière des turpitudes de la vie de Colette ; parfois au mépris de toute cohérence avec l'étude des œuvres en question. Pour preuve, les réactions de nos élèves de première générale suite à leur lecture toute récente de ces deux ouvrages emblématiques. Nombre d'entre eux nous ont fait part de leur incompréhension – voire de leur déception – devant ces volumes, arguant que « rien ne s'y passe » alors que la vie de l'auteure leur semblait si riche et résolument subversive ; entendons par-là, qu'aucune action romanesque, riche en péripéties rocambolesques, ne s'y déploie et qu'il n'y est, pratiquement, pas question des sulfureuses aventures amoureuses de Colette. Ce qui est juste et permet de mettre l'accent sur une confusion, toujours trop fréquente chez les jeunes apprenants, entre « récit » et « roman ». Le second reproche adressé à ces compositions est lié à la construction narrative ; à savoir, dans les deux cas mais avec quelques nuances, un narrateur/personnage, se mettant en scène à la première personne, qui croque le monde et les êtres qui l'entourent, évoque ses souvenirs, met en lumière les rouages de son existence, etc. Et, déjà, une partition se dessine entre des élèves peu enthousiastes à l'idée de parcourir « la vie d'une autre » et des individus conscients que cette altérité peut aisément résonner en eux-mêmes. Enfin, le dernier trait vise l'écriture de la prosatrice, jugée par beaucoup d'une extrême complexité en raison de sa richesse lexicale peu commune et de sa syntaxe orfévrée.

Or, force est de constater que si ces réactions liminaires – également partagées par de nombreux professeurs – sont parfaitement légitimes et qu’elles permettent d’activer toute la palette sémantique de l’œuvre colettienne, elles n’en restent pas moins caricaturales. Et de regretter, une nouvelle fois, que la sélection ministérielle de ces deux ouvrages ait été incontestablement motivée par leur dimension autobiographique et leur densité promptes à faire disserter les élèves. Mais, pour l’enseignant la tâche est complexe et il convient alors de mener la classe dans une traversée du miroir en forme de révélation autant que de réévaluation. Aussi, reprenons : *Les Vrilles de la Vigne* (1908) et *Sido* (1930) sont des récits apparemment vides où la contemplation prévaut sur l’action. Aux jeunes gens qui sont perdus dans un monde où tout s’accélère et où plus rien ne semble en mesure d’*ancrer* les êtres à la terre qui les a vus naître, il nous faut transmettre que lire, écrire, penser, c’est avant tout ralentir et ressentir, c’est-à-dire examiner avec une extrême attention tout ce qui nous arrive et nous entoure. S’arrêter pour réfléchir, interioriser, écouter, regarder de très près, recommencer, pour ensuite *encre* avec justesse, générosité et sensibilité un espace parallèle, de mots et de papier, où seuls l’émerveillement, la curiosité et la liberté ont droit de cité. Or, qui mieux que Colette pour apprendre à rechercher les chemins de traverse, à dessiller le regard devant les mystères de sa propre existence, à sentir les vibrations du monde ? Derrière le vide apparent, se découvre un univers où l’éclosion d’un bouton de rose, la symphonie du zéphir ou la paresse féline engagent un décentrement du regard ; de soi vers une altérité multiple. En moraliste avertie, c’est à une attention nouvelle à l’autre, aux êtres, que nous invite Colette dans les descriptions de paysages et portraits de proches composés dans *Les Vrilles de la Vigne* et *Sido*.

Et, si le système narratif – préfigurant ce que sera l’autofiction – brouille fréquemment les frontières entre personnage, narrateur et auteur, ce n’est, inversement, que pour inviter le lecteur à un retour à soi bienvenu. Et les élèves le comprennent aisément : lire la vie – ou pour être précis quelques extraits choisis et recomposés d’une existence métamorphosée par le prisme de sa littérisation – d’un autre, c’est essentiellement se (re)lire soi, goûter la pertinence d’un détail qui donne toute sa pertinence à une histoire personnelle, à une pensée, à un objet, à un lieu, à un geste, à une saveur, etc. Mieux, c’est réfléchir à la portée de sa propre destinée et comprendre qu’elle n’a de sens que dans le récit que chacun en fait. Lorsque Colette redonne une voix à sa mère, décrit les maladroites de son père, évoque les facéties fraternelles ou rapporte ses conversations amicales, ce n’est ni par autocentrisme excessif, ni pour mener une activité oisive ; au contraire, c’est pour éprouver la réalité de ce qu’elle a vécu et en apprécier la singularité. Et, les élèves de se montrer authentiquement émus quand certaines évocations colettiennes – en particulier les pages consacrées à Sido, aux paysages campagnards ou aux

animaux de compagnie – leur rappellent des êtres, des lieux, des sons, des odeurs, des joies aujourd’hui disparues et seulement conservées, par le pouvoir des mots, dans leurs souvenirs.

Enfin, quel bonheur pour un professeur quand ses élèves perçoivent, au détour d’une explication de texte, que le choix par Colette d’un mot plutôt qu’un autre change le monde qu’elle évoque, que cette élection la force à complexifier sa pensée, à la rendre plus attentive, plus sensible, plus authentique, tout en impliquant une suspension momentanée des flux conjoints de sa mémoire et de sa vie. Mais, découvrir ce continent stylistique, savant mélange de provincialisme et de parisianisme, situé dans un équilibre constant entre onirisme, sensualité d’un côté, subtilité, nuance et art de la fugue de l’autre, peut confiner au vertige. Par conséquent, un travail sur la langue est nécessaire pour permettre aux élèves de comprendre que *Les Vrilles de la Vigne* et *Sido* offrent de beaux exemples de ce qu’un mélange de pudeur et de générosité, de litotes et d’emphase, de formules ciselées et de descriptions amples, de contraintes et de libertés peut engendrer. Et c’est précisément à cette condition que la banalité de Colette, originellement critiquée par certains apprenants, révèle alors pleinement sa volonté constante d’ajuster son verbe aux sensations vécues, dans une dialectique, aux accents poétiques, située entre le corps et le monde. Aussi, nos élèves ont-ils intelligemment saisi que rien n’est ornemental chez Colette, que l’usage d’un lexique très étudié, où se reflètent autant sa jeunesse sansalvatorienne que sa fréquentation des cercles mondains, lui permet d’épaissir certaines évocations des racines familiales ou rendre plus intense le souvenir d’un paysage. Une jeune fille allant jusqu’à proposer une analyse toute sentimentale de cette volonté de l’auteure, à savoir que cette dernière « *fait le choix d’un vocabulaire très riche car cela reflète son attachement à sa famille et à sa terre qui méritent tous les égards.* » ; une remarque dont Colette aurait assurément goûté la pertinence !

Ainsi, en ayant à cœur d’exploiter pleinement les impressions des élèves, de travailler sur leurs représentations littéraires, de réactiver en permanence leurs horizons d’attentes, est-il possible de laisser la magie opérer. Car, ne nous y trompons pas, c’est bien à une expérience relevant de la sorcellerie à laquelle les élèves sont confrontés lorsqu’ils entrent, parfois de mauvais gré, dans *Les Vrilles de la Vigne* et *Sido*. Au scepticisme originel, l’évocation du parcours biographique de Colette – de ses fréquentations mondaines à ses relations amoureuses, en passant par ses projets professionnels et artistiques – tord le cou une première fois et les élèves sont, toujours, impressionnés par la liberté absolue dont l’auteure a joui toute sa vie durant. Puis, tels des odysseens, ils pénètrent au sein d’un univers verbal qui leur apparaît aussi familier qu’inconnu. Perplexité et curiosité s’accordent alors pour mener plus avant la lecture. Séduits tout à tour par l’ironie de l’autrice, l’acuité de son regard, la facétie de ses remarques

ou l'espièglerie de sa plume, c'est alors que les voyageurs relâchent progressivement leur vigilance... Et, au détour d'une phrase plus scintillante qu'une autre, face à une évocation qui rallume un souvenir enfoui, la conversion a lieu : l'ennui se meut en plaisir, le désintérêt en admiration, l'incompréhension en épiphanie... Délire professoral ? Peut-être. Nonobstant, gageons que nos élèves nous ont offert un émouvant exemple de ce que la liberté du style de Colette, tout autant que sa mesure et son sens de l'équilibre, peut faire naître de plus beau en ses lecteurs : l'impression de faire halte aux abords d'un territoire à jamais protégé de la fureur du monde que nous avons en partage.

Hadrien Courtemanche

Professeur de Lettres modernes – Lycée Benjamin Franklin d'Orléans

Doctorant en Littérature française – 9^{ème} section

Université Sorbonne Paris Nord – Laboratoire Pléiade EA 7338

<https://pleiade.univ-paris13.fr/profil/hadrien.courtemanche/>